

# ULIAN Line

## Douche froide

Les nappes grises et blanches du brouillard automnal commençaient à s'effiloche, laissant apparaître lentement un ciel bleu et pur parcouru d'un timide rayon de soleil. Lecture se réveillait et entamait une nouvelle journée qui aurait pu ressembler aux autres.

Mais, cette jambe découpée, déposée sur le parvis de la Halle, faisait tâche...

\*\*\*

Le salon du polar organisé dans la Halle devait ouvrir ses portes aux visiteurs à dix heures. Cette troisième édition s'annonçait sous les meilleurs auspices. Une année entière de préparation, de débats, de choix, de réunions, d'insomnies, le tout parsemé de repas animés, d'instantanés privilégiés aux arômes de café, de thé ou d'Armagnac, de pauses enfumées dans l'air chaud ou glacial au rythme des saisons lecturoises.

Lisa était arrivée la veille chez sa cousine Julie qui avait accepté avec enthousiasme de l'accueillir chez elle le temps du week-end. Un week-end « entre filles » comme cela n'était pas arrivé depuis... ? Il faut dire que les deux femmes, bien que demeurant à moins de trente kilomètres l'une de l'autre, ne se voyaient qu'à de rares occasions. Julie était associée dans un cabinet d'avocats à Toulouse et Lisa lieutenant de police à Auch. A bien y réfléchir, le dernier week-end qu'elles avaient passé en tête-à-tête devait remonter au temps où elles ramaient ensemble sur les bancs de la fac pendant les cours de droit des affaires. Leur jeunesse fleurait bon les troquets de la place Wilson, les livres de la librairie Privat, les cigarettes filiformes et l'after-shave bon marché des étudiants en archi.

Elles partageaient leurs Levis, leurs Clarks, leur Eau Jeune et même leur nom. Leurs pères étaient frères.

Elles partageaient leur temps, leurs confidences, leurs projets, leurs rêves.

Elles partageaient leur fascination pour le pénal, pour ces cours magistraux menés de main de maître par le célèbre avocat Triboulet ! Triboulet, bouffon du roi en son temps, roi du barreau et de l'amphi en d'autres. Ni Lisa, ni Julie n'oublièrent cet épisode cocasse au cours duquel une étudiante s'évanouit à l'écoute de l'exécution de Ravailac. Triboulet, par

moult détails croustillants et gestes à l'appui, avait dépeint devant une assemblée muette d'étudiants subjugués, la mise à mort longue et atroce du criminel. Tout y passa : la main coupable du régicide brûlée au soufre fondu, les chairs déchirées par des tenailles rougies au feu, les plaies recouvertes de plomb, de cire, de résines brûlantes et autres réjouissances, puis l'écartèlement long, très long, par quatre chevaux après un dernier coup de hache entre... un cri, puis le bruit de la tête heurtant la tablette. Ravillac avait encore frappé et fait une autre victime, une jeune étudiante dénutrie au Coca ! Le lendemain, Triboulet rassura l'assemblée. Il avait pris des nouvelles de la jeune fille, elle allait bien. « Hypoglycémie » justifia-t-il d'un clin d'œil.

Le pénal les avait soudées, le pénal les avait séparées. Lisa quitta Toulouse pour rejoindre l'École Nationale Supérieure de la Police à Cannes-Écluse et Julie intégra l'École des Avocats de la Ville Rose. Elles communiquèrent, un temps. Un temps qui fit son œuvre. Les deux cousines ne se retrouvaient plus que lors des sempiternelles réunions de famille, Noël, Pâques, anniversaire du papy, anniversaire de la mamie, naissance du dernier, départ du premier...

Après dix-huit mois d'école, sept ans à l'Hôtel de police du quinzième arrondissement de Paris et trois ans à celui de Melun, Lisa obtint sa mutation à Auch. Julie, diplôme en main, intégra un cabinet d'avocats à Toulouse dont elle était désormais associée. Elle avait épousé (encore l'occasion d'une fête familiale) un agent immobilier de Lectoure qu'elle avait rencontré lors de ses recherches d'achat d'une maison secondaire dans le Gers. La maison secondaire devint maison principale. Durant trois ans, Julie et Lucas restaurèrent cette charmante bâtisse en pierre calcaire avec sa cour intérieure parfumée de glycines et ses trois niveaux ornés de poutres apparentes. Puis, un accident de voiture du côté de Seissan fit d'elle une veuve. Sa raison lui souffla de vendre, son cœur ne s'y résolut pas. Avec le temps, elle avait appris à « réinvestir » sa maison, à goûter à nouveau au plaisir de frôler du bout des doigts les murs de pierre, à respirer à grands poumons l'air que Lui ne respirait plus sans que cela lui arrache des cris de douleur.

Sept heures. La nuit avait été courte pour Lisa, pour Julie aussi. La veille au soir, les deux cousines avaient refait le monde autour d'un plateau de fromages allègrement arrosé d'un vin rouge du coin. Elles s'étaient couchées tard partageant leur lit, bercées l'espace d'une nuit de leurs vieux rêves estudiantins.

Lisa n'avait pas entendu Julie se lever mais un fumet sucré de pain grillé s'était faufilé sous le seuil de la porte de la chambre, titillant malicieusement ses narines pour la sortir du sommeil. Julie était vraiment une hôtesse de premier choix ! Elle s'étira longuement pour adoucir les douleurs que la nuit ne manquait jamais d'imprimer dans son dos, puis après un passage éclair dans la salle de bain, elle rejoignit Julie dans la cuisine.

– Bonjour cousine !

– Bonjour cousine !

La pièce sentait bon le café, la confiture de mûres et les effluves orientaux du parfum de Julie.

Lisa avait été invitée par les organisateurs du salon du polar pour animer une conférence sur « L'évolution de la femme-flic dans l'institution policière » et présenter le recueil de nouvelles qu'elle avait écrit en s'inspirant de ses propres expériences, bien que très romancées, au sein de la police. Telle était la raison de sa présence à Lectoure et chez sa cousine en ce week-end.

Elle était attendue à la Halle à neuf heures trente ce qui lui laissait plus d'une heure et demie pour arpenter avec son guide Julie les rues du village perché qu'elle n'avait jusqu'alors eu que l'occasion de contourner. Dès le petit-déjeuner englouti, elles sortirent de chez Julie s'engouffrant dans l'humidité du brouillard déclinant. Elles remontèrent la rue Fontelie, longèrent la mairie et débouchèrent dans la Rue Nationale au moment même où un rayon de soleil perçait enfin le ciel, éclipsant la brume automnale. Julie avait proposé à Lucie de faire une boucle en descendant la Rue Nationale, puis de remonter la rue Sardac et de continuer jusqu'à la Tour du Bourreau. Le lendemain Lisa aurait tout le loisir de découvrir la partie sud du village, ses remparts et ses jardins.

Elles arrivaient à l'angle de la rue Montebello quand elles aperçurent un vieillard promenant en laisse son petit chien à la race indéterminée sur le parking de la Halle désertée et encore plongée dans l'obscurité à cette heure matinale. De toute évidence, le vieux monsieur peinait à retenir le canidé attiré par une masse que Lisa et Julie ne parvenaient pas à identifier. Puis, le chien marqua un brusque arrêt, queue relevée, oreilles droites et museau frémissant.

Elles n'y firent guère attention et s'apprêtaient à dépasser la Halle quand elles entendirent le vieil homme s'écrier :

– Bon sang ! Mais, qu'est-ce que... au secours !

Surprises par cette interjection, les deux femmes se retournèrent d'un même élan. Le vieillard chancelait dangereusement. Son chien, arrêté quelques instants auparavant, tirait maintenant avec frénésie sur sa laisse et s'égosillait dans une infâme cacophonie d'aboiements étranglés.

– Au secours, au secours !

Les cris s'étaient mués en plaintes. Lisa se précipita vers le vieil homme.

– Monsieur ! Ça va ? Que se passe-t-il ?

– Là...

Lisa tourna la tête vers l'endroit désigné par le doigt tremblotant, là entre les deux piliers de la Halle. Un dégoût soudain lui souleva l'estomac mais elle parvint néanmoins à contenir sa brusque envie de vomir. Julie venait d'arriver à ses côtés. Muette comme cela ne lui ressemblait guère, elle fixait, médusée, l'objet de leur terreur.

Une jambe.

Coupée.

Coupure nette, rouge sang.

– Je... je... je suis... lieutenant de police. Ne vous inquiétez pas monsieur...

Puis, se tournant vers sa cousine :

– Julie, occupe-toi de lui ! Et fais taire ce chien !

Julie sortit brusquement de sa torpeur, saisit la laisse d'une main, passa son bras sous celui du vieux monsieur et l'entraîna au bout du parking pour l'éloigner de la vision effrayante de cette jambe. Il tremblait comme feuille au vent. Julie aussi.

Lisa les regarda s'éloigner, prit une grande respiration et s'approcha du membre. Plus elle se rapprochait, plus son angoisse diminuait sans qu'elle en saisisse vraiment la raison. Puis, à deux mètres de la jambe, elle comprit. Imberbe, lisse, luisante, homogène. Fausse ! Un simple bout de plastique couleur chair « agrémenté » d'un liquide rouge en haut de la cuisse tranchée.

– Putain, c'est quoi ces conneries ?!

De rage, et car elle détestait le fait que cette médiocre imitation de jambe ait pu la berner et la terrifier à ce point, Lisa balança un grand coup de pied dans le membre creux qui s'esclaffa au centre du parking comme une vieille chiffon.

– Lisa, ça va ? interrogea Julie qui observait sa cousine de l'autre côté de la rue.

– Oui, ça va. Mais, si je tenais le plaisantin qui s'est amusé à faire cette mauvaise

farce, crois-moi il passerait un sale moment ! Ce truc infâme, n'est ni plus ni moins qu'une jambe de mannequin en plastique... Comment allez-vous monsieur ?

– Bien, merci madame. De ma vie, je n'ai jamais vu chose pareille. Mais si vous dites que tout cela n'est que duperie, alors... Je vais rentrer chez moi maintenant. Vous savez, mon chien n'est pas tout jeune...

Julie lâcha enfin le bras du vieux monsieur. Il avait retrouvé les couleurs qui avaient délaissé quelque peu ses joues. Son chien avait oublié l'événement aussi rapidement qu'il s'en était surexcité et vaquait maintenant au reniflage ô combien exaltant du caniveau.

Julie traversa la rue pour rejoindre Lisa en train d'allumer une cigarette, appuyée contre l'un des piliers. Même factice, la jambe la terrorisait encore. Elle la contourna rapidement sans la regarder. Lui sembla-t-il... Elle s'immobilisa.

– Lisa ? C'est quoi ça ? Tu as vu ?

– J'ai vu, oui ! Une sale plaisanterie qui aurait pu...

– Je ne te parle pas de cette jambe, mais de ce qui est écrit dessus.

– Une inscription ? Quoi ? Du style « merci de me ramener à mon propriétaire » ou « ça me fait une belle jambe » ???

– Déconne pas Lisa... viens voir.

L'air renfrogné, Lisa abandonna de mauvais gré son pilier et rejoignit sa cousine. Après le coup de pied intempestif de Lisa, la jambe s'était immobilisée sur le côté opposé dévoilant à quatre endroits des cercles tracés au feutre entourant ce qui leur sembla être des dates : « 17/02/2009 », « 26/07/2009 », « 08/01/2010 », « 14/04/2010 ».

– C'est quoi à ton avis ? demanda Julie.

– Je n'en ai aucune idée et franchement cela m'est complètement égal ! Dans moins de deux heures le salon du polar va ouvrir ses portes et ma priorité pour l'instant est de me débarrasser de ce truc.

– Crois-tu que cela a à voir avec le salon ?

– Ce n'est pas impossible. Un petit malin a peut-être voulu participer à sa façon.

– Drôle de façon...

– Et oui, ma pauvre Julie. Tu es aussi bien placée que moi pour savoir que la turpitude de certains n'a parfois d'égale que leur cruauté... Je pense que nous ferions mieux de rentrer maintenant.

Lisa empoigna la jambe par son pied et alla la jeter dans le container jaune à l'angle du parking.

Toutes deux reprirent la rue nationale en sens inverse. Elles avaient perdu toute envie de poursuivre la balade. Maintenant, la plupart des bars étaient ouverts et à leur approche la rue fleurait bon le robusta et la nicotine. Alors qu'elles approchaient de la rue Fontelie, elles entendirent un cri remontant la rue St Gervais. Pas un appel au secours, pas une plainte, mais un cri d'effroi, glacial, brutal, interminable.

– Mais que se passe-t-il encore ?! demanda Lisa.

Les deux femmes n'eurent pas le loisir de s'interroger plus avant. Une jeune femme vêtue d'un pantalon de jogging gris et d'un sweat noir déboula de la rue St Gervais en courant et fusa vers les premières personnes qu'elle croisa sur sa route comme si le diable en personne lui collait aux baskets. Et les premières étaient Lisa et Julie...

– Au secours !

– Encore... soupira Lisa. Je rêve !

La joggeuse s'arrêta à leur niveau, haletante.

– Un bras... je viens de trouver un bras !

– Un bras ! s'exclama Julie. Un... un vrai ?

– Quoi ? Quoi ? s'exclama la jeune femme.

– Vos écouteurs ! beugla Lisa. Enlevez vos écouteurs !

La jeune femme s'exécuta. De grosses perles de sueurs coulaient de son front qu'elle épongea du revers de la main.

– Bien... Maintenant expliquez-nous quel est ce bras dont vous parlez ? demanda Lisa.

La jeune femme expliqua. Elle faisait son jogging quand, à l'entrée de l'allée menant à la médiathèque, elle aperçut sur le sol un bras tâché de sang. Elle détala. Voilà...

« *C'est pas vrai...* » pensa Lisa avec un goût acide de déjà-vu dans la bouche. Elle expliqua à la joggeuse que ce qu'elle avait vu était, selon toute vraisemblance, un bras en plastique. Et de lui raconter l'épisode précédent sur le parvis de la Halle. Elle lui proposa de poursuivre son footing en toute tranquillité, elle s'occupait de tout. La jeune femme ne demanda pas son reste, fourra les écouteurs dans ses oreilles et repartit en galopant au son de « Formidable, foormidable,... ».

Lisa et Julie ne prononcèrent pas le moindre le mot. Un simple et bref regard suffit. Elles obliquèrent à gauche et s'arrêtèrent quelques mètres plus bas dans la rue St Gervais à l'endroit même indiqué par la joggeuse.

Imberbe, lisse, luisant, homogène.

« Ridicule ! » souffla Lisa en s'agenouillant près du membre. Elle le retourna. Pas de surprise. Des cercles, des dates. « 04/08/2010 », « 25/12/2010 », « 15/04/2011 », « 03/08/2011 ».

– Peut-être s'agit-il d'un jeu de piste ? proposa Julie. Après tout, ce week-end est consacré au polar... Les organisateurs auraient très bien pu imaginer une sorte d'énigme à élucider en déposant des indices de-ci de-là... ?

– Tu plaisantes ?! Cette mise en scène est parfaitement ridicule et je peux t'assurer qu'elle n'a aucun rapport avec le salon tout du moins aucun avec l'organisation officielle du salon.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'à mon avis, le salon du polar est simplement un prétexte propre à assouvir le délire d'un petit malin. De mauvais goût, je te l'accorde, un jeu qui n'amuse que lui... Je ne serais pas surprise que nous trouvions tête, thorax et autres délicatesses de la sorte répartis un peu partout dans le village.

– Mais quel est l'intérêt ?

– L'amusement... sans doute. Ou bien, l'envie de nous ridiculiser, nous, les flics.

– Peut-être... se questionnait Julie quelque peu dubitative. Mais dans ce cas, pourquoi ne pas se faire connaître ? Celui qui a manigancé cette macabre mise en scène n'en retirera aucun bénéfice ni reconnaissance s'il reste anonyme.

– Nous finirons bien par savoir... En attendant, trouvons une poubelle pour y jeter cette horreur.

– Tu ne veux pas la garder ? demanda Julie.

– C'est une blague ?! Que veux-tu que j'en fasse ? Que je l'expose sur ma cheminée ou que je m'en serve pour accrocher mes bagues ? s'esclaffa Lisa.

– Tu as raison, c'est ridicule... Mais cela pourrait constituer une preuve.

– Une preuve de quoi Julie ? Il s'agit de simples membres en plastique déposés par un esprit malade au gré de ses envies, ni plus ni moins.

– Et le sang alors ?

– Ce n'est pas du sang Julie. Crois-moi j'en ai assez vu et senti pour savoir qu'il ne s'agit pas de sang !

– C'est quoi alors ?

– Du sirop ! Et oui, un simple sirop additionné d'un colorant et de féculé. Un grand classique des apprentis vampires. Ça colle bien aux doigts et l'odeur sucrée ne trompe pas... Dis-moi Julie, « Soulès », ça t'évoque quoi ?

– Soulès ? Autant que je m'en souviens c'est un général français né à Lectoure au XVIII<sup>e</sup>... je crois.

– C'est tout ?

– Eh bien oui, à part qu'une rue porte son nom, ici à Lectoure. Mais pourquoi me demandes-tu cela Lisa ?

– Parce que là, dans la pliure du coude est marqué au feutre le mot « Soulès », répondit Lisa en soulevant le bras à hauteur des yeux de sa cousine.

– Et alors ?

– Et alors, cette histoire commence à m'intéresser. Où se trouve cette rue ?

– A quelques pas... juste en bas de celle-ci.

– Finalement, je bien envie de continuer notre petite balade... Qu'en penses-tu Julie ?

Cinq minutes plus tard, les deux femmes longeaient la rue Soulès à la recherche... de... elles n'auraient su le dire pas plus qu'elles n'auraient su dire si ce qu'elles cherchaient, si tant est qu'il y eut quelque chose à chercher, se trouvait dans cette rue !

Lisa ne regretta pas son initiative. Cette ruelle, bordée de maisons en pierre et surplombée d'un ponceau permettant à l'époque aux religieuses de passer du couvent aux jardins sans emprunter la rue, était une pure merveille.

– Ça valait le détour ! s'exclama Lisa. A défaut de retrouver les restes de ce pauvre mannequin en plastique, au moins aurai-je eu le plaisir de découvrir cette rue.

– Tu ne crois pas si bien dire... Regarde !

Absorbée par sa contemplation du ponceau, Lisa en avait presque oublié les raisons de sa présence dans la venelle et évita de justesse de marcher sur une main !

– Quelle surprise ! ironisa Lisa. Décidément, notre médiocre plaisantin n'a pas grande imagination. Son petit parcours énigmatique est d'une simplicité déconcertante...

– Oui, tu as raison. En même temps, comment pouvait-il savoir que nous trouverions, nous ou qui que ce soit d'autre, la jambe, puis le bras et maintenant cette main dans cet ordre précis. Nous aurions aussi bien pu tomber sur cette main en premier.

– Pas faux... A moins que l'ordre n'ait aucune importance. Un seul de ces éléments revêt peut-être un intérêt primordial comparé aux autres. Peut-être aussi que cette main va nous indiquer un autre lieu, un autre membre... et puis peut-être que tout cela ne rime à rien, peut-être cherchons-nous une logique là où il n'y en a pas !

– Peut-être...

Lisa tira un paquet de cigarettes de sa poche.



– ... à moins que l'étau se resserre... lança Julie agenouillée près de la main. Une alliance, c'est un bel indice, qu'en penses-tu Lisa ?

– Une alliance ?

Lisa remit sa cigarette dans le paquet et s'accroupit près de sa cousine.

– Oui, une belle alliance en or. Notre mannequin est une femme mariée. Cette bague est bien trop petite et fine pour appartenir à un homme.

– D'où l'expression « donner sa main en mariage »...

– Lisa !

– Bon OK... De toute évidence cette alliance n'a pas été laissée par hasard. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire... ?

– Aucune idée, mais si cette main doit finir à la déchetterie avec ses congénères de plastique, autant récupérer la bague.

Disant cela, Julie attrapa la main pour en retirer l'anneau. Les doigts avaient été repliés de telle sorte que seul l'index était dressé et Julie dû déplier l'annulaire pour s'emparer de l'alliance. Elle avait beau savoir qu'il ne s'agissait que d'une main factice, elle ne put réprimer une grimace de dégoût en s'en saisissant et, au passage, en engluant ses propres doigts du « faux sang » gluant.

– C'est bizarre... murmura Lisa.

– C'est le moins que l'on puisse dire ! s'exclama Julie. Des membres sanguinolents sortent de terre depuis ce matin dans les rues du village, c'est bizarre, oui, je te le confirme !

– Je ne parle pas de cela, mais du sang.

– Qu'est-ce qu'il a le sang ? Ne me dis pas que...

– Mais non ! Ne t'inquiète pas, c'est bien du glucose coloré...

– Tu te moques !

– Voyons Julie, je n'oserais pas...

– Hum... c'est quoi le problème alors ?

– Si tu as bien remarqué, le sang sur la jambe et le bras avait été appliqué négligemment, à l'aveugle. Là, c'est différent. Un peu comme si son auteur avait tracé une ligne bien nette au pinceau. Sur l'intérieur du poignet...

– Un suicide !? Notre mannequin serait donc un suicidé ? plaisanta Julie. Quelle sera la prochaine étape ? Une tête avec la corde au cou ? Tout cela, est de plus en plus ridicule, ne trouves-tu pas ? Ce qui ne serait pas ridicule à présent serait que nous rentrions à la maison nous réchauffer d'un bon café. Je te rappelle que dans moins d'une heure tu dois

te présenter fraîche et pimpante pour ton intervention à la Halle.

– Tu as raison, allons-y.

– Tiens, prends ça, dit Julie en tendant l’alliance à Lisa. Cette bague me rend nerveuse. Je ne suis pas superstitieuse, mais je...

– Comment as-tu pu rater ça Julie !?

– Rater quoi ?

– Ça ! Regarde à l’intérieur de la bague...

– Mince alors !

– Je n'aurais pas dit mieux... ironisa Lisa. « Aurore et Jeff – 21/06/2008 ». Au moins pouvons-nous maintenant présumer que cette alliance appartient à une certaine Aurore, mariée à un certain Jeff le 21 juin 2008.

– Mais... je les connais ! Aurore et Jeff...

– Es-tu sûre ?

– Évidemment que j'en suis sûre ! Ils habitent d'ailleurs tout près d'ici...

– Où ça ? s'impacienta Lisa.

– Là.

Julie pointait son doigt vers une maison située à deux pas des deux femmes. Une maison en pierres blanches, à la porte en bois de chêne et aux volets bleu pâle.

– Es-tu sûre ?

– Oh ! Lisa ! Tu es en mode replay ou quoi !?

– En mode quoi ?

– Laisse tomber... Mais oui, une fois encore j'en suis sûre.

– Allons voir, proposa Lisa.

« Aurore et Jean-François Ferdani » lut Lisa sur la boîte aux lettres blanche de style anglais.

– Et maintenant, que faisons-nous ? demanda Julie.

– Eh bien, nous allons rendre cette belle alliance à sa propriétaire en chair et en os...

– Très drôle...

Lisa sonna plusieurs fois, mais sans succès. Pas plus que le heurtoir raffiné en fonte qui habillait avec élégance la porte n'eut d'effet.

– Il n'y a personne, constata Julie.

– Bel esprit de déduction ma cousine... Essayons de rentrer, nous verrons bien.

– Tu plaisantes Lisa ! Nous ne pouvons pas rentrer chez les gens comme cela ! Il

s'agit d'un délit de violation de domicile puni d'une peine de...

– Disons qu'il s'agit d'une investigation nécessaire à la manifestation de la vérité pour crime...

– Quel crime ? Le meurtre et le démembrement d'un mannequin !? T'es sérieuse Lisa ?  
Et puis, comment comptes-tu rentrer ?

– La fenêtre est ouverte...

– Bon sang Lisa !

– Ou par la porte... dit Lisa qui s'engouffrait déjà dans la maison.

– C'est pas vrai... s'exclama Julie tout en suivant sa cousine à l'intérieur.

Passée l'entrée, les deux femmes pénétrèrent dans un grand séjour. Les meubles anciens côtoyaient les meubles contemporains dans une harmonie remarquable de cohérence et de goût certain. L'endroit était lumineux, ordonné, propre et vide... « *Allons-nous-en !* » ne cessait de répéter Julie, suivi d'un timide « *Y a quelqu'un ?* ».

Finalement, face à l'évidence et au seul silence qui faisait écho aux appels vacillants de Julie, les deux femmes décidèrent de ne pas aller plus avant dans leur visite importune de la demeure. Elles commençaient sérieusement à douter de la pertinence de leur intrusion et s'apprêtaient à sortir de la maison en faisant profil bas lorsque Lisa crut percevoir un bruit venant de l'étage. Un bruit comme un chuchotement, un murmure... un râle.

– Je monte ! décréta Lisa.

– Mais...

– Attends-moi ici !

Lisa emprunta l'escalier en bois paré de panneaux en verre qui desservait l'étage. Arrivée sur le palier, elle s'immobilisa fixant son attention sur le moindre bruit pour diriger ses pas. Elle ne s'était pas trompée. Une personne était bien présente dans cette maison et le râle qu'elle entendait n'augurait rien de bon. Un couloir. Deux portes à gauche. Deux portes à droite. Une porte à son extrémité.

La deuxième porte à droite était la bonne. Quand Lisa pénétra dans la chambre plongée dans une semi-obscurité elle ne put réprimer un mouvement de recul et le geste mécanique d'attraper son arme. Mais, elle n'avait pas son arme !

Elle ouvrit la porte en grand pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre que lui dans la pièce, trouva à tâtons l'interrupteur, alluma et approcha du lit.

– Monsieur, monsieur ?

Pas de réaction.

– Ça va ?

Un râle...

– Putain... c'est quoi ce truc ?

L'homme gisait inerte mais heureusement en vie, ses râles en témoignaient. Ses deux mains étaient entravées par deux bas noirs reliés à la tête de lit en fer forgé. Ses doigts étaient gonflés par l'insuffisance de circulation sanguine et son visage aussi blanc qu'un cierge à l'exception de cette date écrite en rouge sur son front, la date du jour.

Seulement alors, Lisa remarqua le mur à la gauche du lit. Il était tapissé de radiographies de bras, de jambes, de doigts et même d'un crâne ! Elles côtoyaient des photos de mauvaise qualité figeant à jamais des membres, encore des membres ! Mais des membres à la peau bleutée et gonflée d'hématomes, rougie et fripée par les brûlures, taillée, suturée, meurtrie... Sous chaque radio, sous chaque photo, une date. Parmi toutes, Lisa aperçut une date qui correspondait à l'une de celles inscrites sur la jambe en plastique trouvée sur le parvis de la Halle. Elle s'en rappelait car il s'agissait du jour anniversaire de sa rencontre avec son compagnon, Nicolas.

Mais elle s'interrogerait plus tard sur la signification de ces décorations murales peu orthodoxes. Pour l'heure la priorité était cet homme.

Elle s'apprêtait à le détacher quand elle perçut un autre bruit, celui d'un clapotis. Elle se retourna brusquement et aperçut une ouverture donnant dans la chambre qu'elle n'avait pas remarquée auparavant. Un rideau de lin ocre était tendu en travers du passage d'où se faufilaient un rai fluet et une senteur florale et sucrée de fleur d'oranger.

– Police !

« *Elle est belle la police...* » pensa-t-elle au moment même où elle criait ce mot. « *Je suis seule, sans arme, et dans un merdier pas possible !* ». Mais, plus moyen de faire machine arrière dorénavant. Elle approcha lentement du rideau prenant garde à l'aborder de côté et non de face, prit une grande inspiration et le tira.

Une salle de bain.

Une baignoire pleine.

Une femme.

Allongée dans l'eau parfumée.

Submergée.

Yeux clos, cheveux voguant.

Morte !

– C'est pas vrai !

Lisa se précipita vers la baignoire. Elle allait plonger ses mains dans l'eau pour en sortir la moribonde quand celle-ci ouvrit les yeux. Lisa se redressa brusquement, fit un pas précipité en arrière, manqua de glisser sur le tapis et cracha sa trouille « *Meeeeerde !* » au moment-même où la « ressuscitée » se redressait et tournait la tête.

– Vous n'auriez pas une cigarette ?

– Quoi !!! Mais c'est quoi ce bazar ? Qui êtes-vous ? Aurore, c'est ça ? Et ce type dans la chambre, c'est Jeff, votre mari ? Que lui est-il arrivé ? Répondez bon sang !

Lisa, encore sous le coup de l'effroi soudain, s'engluait magistralement dans un patouillis de panique, d'incompréhension et de désordre le plus total. Elle criait les questions comme s'il s'agissait d'une thérapie propre à calmer ses nerfs.

– Vous n'auriez pas une cigarette ?

– Vous vous foutez de moi !? Sortez immédiatement de ce bain ou sinon...

– Sinon quoi ? Donnez-moi une cigarette ensuite je vous promets de sortir et de tout vous raconter. S'il vous plaît...

– OK. Restez-là !

Restez-là... « *Ridicule !* » pensa Lisa. Cette femme ne pouvait pas s'enfuir, il n'y avait pas de fenêtre dans la salle de bain et de toute façon Lisa n'avait pas l'intention de quitter la chambre avant l'arrivée des secours. Elle alla dans le couloir et, tout en restant sur le seuil de la porte de la chambre, appela Julie à laquelle elle demanda de prévenir immédiatement les pompiers et la gendarmerie et de rester près de l'homme que Julie avait reconnu. Il s'agissait bien de Jeff, le mari d'Aurore celle-là même qui prenait un bain...

Lisa alluma deux cigarettes et en tendit une à Aurore. Celle-ci aspira une première bouffée, ferma les yeux et recracha la fumée comme s'il s'agissait de la plus délicieuse des sensations. Les volutes du tabac se mêlaient à celles de l'eau chaude qui s'écoulait désormais dans la baignoire.

– Elle refroidit si vite...

– Aurore, bientôt les gendarmes seront ici. Vous devez me parler désormais.

Elle parla.

Aurore avait rencontré Jeff au cours du réveillon de fin d'année chez des amis. L'année 2008 serait la plus heureuse de toute sa vie... Elle avait dix-neuf ans, était étudiante en

histoire de l'art. Lui, en avait vingt-huit et exerçait le métier de commercial. Il la fascina tout de suite. C'était un bel homme, grand, brun, aux yeux couleur ébène. Son éloquence, son charme et son exubérance la firent chavirer dès le premier soir, elle si timide et si peu loquace. Il serait sa voix, l'épaule contre laquelle se réfugier, il saurait la protéger.

Ils se marièrent six mois plus tard, le 21 juin 2008. Ils logeaient dans un petit deux-pièces dans le centre-ville de Toulouse. Aurore poursuivait ses études et Jeff travaillait pour une grande marque automobile. C'était un bon commercial et son salaire subvenait largement à leurs besoins.

La première gifle s'abattit sur elle quatre mois après leur union. Aurore s'en souvenait parfaitement. Elle était malade, la grippe la tenaillait depuis deux jours. La fièvre ne la quittait plus et les maux de têtes lancinaient sous son crâne sans qu'aucun remède ne parvienne à les soulager. Elle avait été alitée toute la journée mais, malgré tout, elle avait mis un point d'honneur à se lever pour accueillir Jeff dès son retour du boulot. Au moment de dresser la table, affaiblie et déséquilibrée par la maladie, Aurore laissa tomber un verre qui se brisa en centaines de petits morceaux tranchants. Elle les ramassa mais il suffit d'un, un minuscule fragment brillant s'enfonçant dans le pied de Jeff, pour que sa vie vole en éclats comme un simple verre brisé... Il s'excusa, elle pardonna. Plus jamais il ne recommencerait, il le jurait. Elle le crut.

Puis, se furent les injures, les humiliations, les brimades. Une violence invisible et sournoise qui ne laissait pas de trace...

Aurore s'accusait, s'en voulait, se blâmait, se rabaissait... l'excusait !

Vinrent les coups, de plus en plus fréquents, de plus en plus forts. Après chaque crise, Jeff pleurait, regrettait et suppliait Aurore de lui pardonner. Elle pardonna.

Après deux ans de vie commune, ils déménagèrent pour s'installer à Lectoure. Aurore avait interrompu ses études. « *Inutile...* » avait décrété Jeff.

La honte, la peur, la souffrance, la culpabilité et l'impuissance rythmaient impitoyablement et méthodiquement les jours d'Aurore.

Ne rentraient chez eux que les amis de Jeff. Aurore n'en sortait que rarement. Pour faire ses courses essentiellement, à heures régulières et sous contrôle. Car Jeff contrôlait tout. Hormis ses pulsions...

Épaule luxée, entorses du poignet, de la cheville, fractures du genou, du poignet, traumatisme crânien... les sorties d'Aurore se résumaient à l'achat de la baguette de pain ou à ses heures d'attente aux urgences de l'hôpital...

Lisa ralluma deux cigarettes.

– N'avez-vous jamais porté plainte Aurore ?

– Jamais. La peur m'en empêchait. La honte aussi... J'ai essayé plusieurs fois, en vain... Dès que j'arrivais à l'entrée de la gendarmerie, c'est comme si la trouille que j'avais en moi, distillée depuis des années par mon mari, m'empêchait de pousser la porte. Vous comprenez ? La peur de lui, était plus forte encore que ma propre volonté. Je n'ai jamais réussi à parler de ce qu'il me faisait endurer.

– Et votre famille, vos amis, les médecins !? Personne ne s'est rendu compte de ce que vous viviez ?

– Non, personne. J'ai dû mentir, beaucoup. Ma supposée maladresse était pour tous cause de mes blessures, de mes nombreuses chutes...

– Mon Dieu...

– Dieu n'a rien à voir là-dedans... vous pouvez me croire sur parole. Mais, vous savez, les coups je m'y suis habituée. Par contre, je ne me suis jamais habituée aux caméras...

– Quelles caméras !?

– Jeff a truffé cette maison de caméras. Dans toutes les pièces, dans tous les recoins. Je ne pouvais pas faire le moindre geste en son absence sans qu'il le sache. Quand il rentrait le soir, il s'installait devant son écran d'ordinateur et visionnait pendant des heures le film de ma journée. Il s'assurait ainsi un contrôle parfait de mes moindres faits et mouvements à la seconde près. J'ai bien tenté une fois de mettre un tissu sur telle ou telle vidéo, notamment sur celle-ci.

Aurore désignait du doigt un globe noir vissé en hauteur dans l'un des angles de la salle de bain.

– Croyez-moi, il m'a fait passer l'envie de recommencer... Son emprise était parfaite... jusqu'à aujourd'hui. Oui, aujourd'hui j'ai passé le cap... Voyez-vous j'ai appris hier par une affiche scotchée sur la vitrine du boulanger qu'un salon du polar allait se dérouler ce week-end à Lectoure. Je tenais enfin ma vengeance ! J'allais enfin pouvoir dévoiler à la face de tous quelle sorte de type dormait dans mon lit tous les soirs. Alors j'ai monté ce stratagème pour vous amener jusqu'à moi. Vous ou un autre, peu m'importait. Il aurait aussi bien pu s'agir d'une foire aux vins ou aux jouets... Alors cette nuit, pendant que Jeff dormait, j'ai découpé ce pauvre mannequin – un souvenir de ma grand-mère couturière – j'ai tracé sur la jambe et le bras des cercles entourant les dates de mes multiples sévices puis j'ai glissé mon alliance au doigt de la main en plastique. Je savais qu'elle permettrait de nous identifier et d'arriver jusqu'à moi.

– Et la trace sur le poignet ?

– Une de mes nombreuses cicatrices...

– Je ne comprends pas Julie. Pourquoi avoir monté un tel plan ? Il vous suffisait de parler ! A n'importe qui, à un ami, une voisine, un flic !

– J'avais trop honte pour parler, regarder qui que ce soit dans les yeux et raconter tout ça ! C'était au-dessus de mes forces.

– Pourtant, c'est bien ce que vous faites en ce moment...

– Ce n'est pas pareil. C'est vous qui m'avez trouvée, c'est vous qui m'incitez à parler et puis... maintenant tout est fini.

– Qu'est-il arrivé à votre mari ?

– Après avoir disposé les morceaux du mannequin dans les rues la nuit dernière, je suis rentrée et j'ai attaché mon semblant de mari aux montants du lit. Ça n'a pas été bien difficile. Hier soir j'avais dissous trois somnifères dans son café... Puis, j'ai tapissé le mur de toutes mes radios et des photos que j'avais prises moi-même des blessures de mon corps. Drôles de souvenirs, ne trouvez-vous pas ? Il s'est réveillé vers cinq heures ce matin. Vous auriez dû voir votre sa tête ! Pitoyable ! Il beuglait comme un bœuf ! Il a tout tenté pour que je le libère. Les injures, les intimidations, les menaces et même les regrets et les promesses ! Il ne s'arrêtait pas de parler, de crier, de supplier... je n'en pouvais plus de l'entendre. Je n'aspirais qu'à une chose, qu'il se taise ! Alors j'ai préparé un petit cocktail de médicaments et lui ai fait avaler de force. Le silence, enfin... Ensuite, j'ai préparé mon bain...

– Un bain... susurra Lisa déconcertée.

– Oui, un bain.

Les sirènes du véhicule de pompiers résonnaient maintenant dans les rues de la ville. Lisa alluma une énième cigarette.

– Vous devriez sortir de ce bain Aurore. Les gendarmes et les pompiers ne vont pas tarder à arriver désormais. Je n'aimerais pas qu'ils vous trouvent ainsi. Mais j'ai une dernière question. Qu'est-ce qui a fait que vous soyez passé à l'acte ? Y a-t-il eu un élément déclencheur ? Que s'est-il passé Julie ?

– Laissez-moi vous raconter une dernière chose. Durant ces six longues années de souffrance et de solitude, je me berçais d'un doux rêve. Sans doute allez-vous trouver cela grotesque et insignifiant, mais... je rêvais de prendre un bain. Mon mari me l'interdisait. Mais, il ne faisait pas que cela. Il m'obligeait à ne prendre que des douches froides ! Il pouvait contrôler à l'aide de la caméra que je suivais ses ordres à la lettre. De plus, il



éteignait systématiquement le chauffe-eau quand il sortait de la maison et ne le rallumait qu'à son retour. Il connaissait mon désir, ce fol espoir... Pendant des années il m'affirma que si je devenais une parfaite épouse j'aurais droit à une récompense. Un bain ! Je l'ai cru. Il pouvait changer. Je pouvais changer aussi. Devenir enfin la femme qu'il voulait que je sois. Mais, malgré tous mes efforts et mon abdication, la récompense ne vint jamais. Il trouvait toujours une « bonne » excuse pour me la refuser...

– Et alors... ?

– Il y a une semaine, il m'a annoncé qu'il allait remplacer la baignoire par une cabine de douche.